

Millionnaire grâce aux actions: possible en principe, mais...

Tribune

par Erwin W. Heri

(Ce texte est paru en allemand et sous une forme légèrement modifiée dans la Neue Zürcher Zeitung du 18 mars 2026.)

Comme chaque début d'année, la banque Pictet & Cie calcule la performance des actions et des obligations suisses au cours de l'année écoulée, et la compare avec des données remontant à plus d'un siècle. Il en ressort des séries chronologiques portant sur les rendements nominaux et réels (ajustés à l'inflation) des actions et des obligations, qui ont accompagné – pour ne pas dire marqué – des générations d'analystes et de journalistes économiques dans leurs études et analyses.

Et comme chaque année, les graphiques correspondants sont publiés dans des médias spécialisés pour montrer à quel point il serait facile de devenir «rapidement» millionnaire grâce aux actions.

Ces séries chronologiques se retrouvent aussi régulièrement dans des comparaisons mondiales de la performance historique des marchés financiers. Les travaux scientifiques réalisés sur cette base ont largement contribué à la compréhension du fonctionnement des marchés financiers et de la manière dont il convient de les analyser. Ces analyses remettent notamment aussi en question, ou clarifient, les hypothèses quant au comportement des acteurs du marché et aux processus à l'œuvre. Ces questionnements sont tout à fait compris et mis en lumière dans des commentaires avisés.

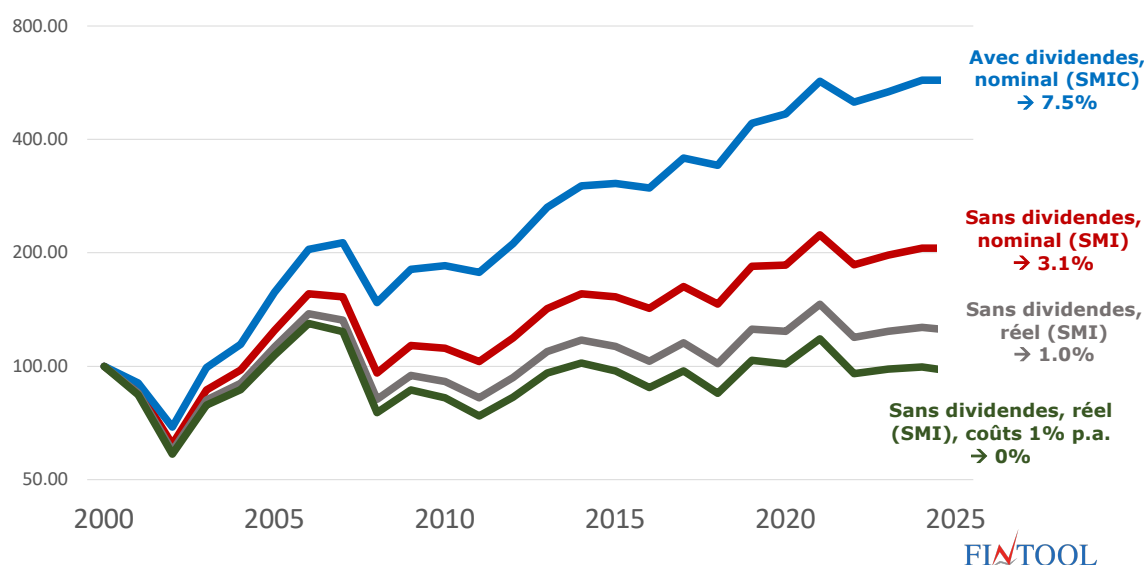
Le problème est que nous vivons à une époque où les hypothèses implicites (en vérité parfaitement explicites) des analyses scientifiques n'intéressent plus personne. Seules comptent les présentations réductrices, aussi tapageuses que vendeuses. La notion de «millionnaire» s'y prête particulièrement bien, tout comme les graphiques rudimentaires.

Dès lors, dans la jungle numérique, des «finfluencers» moyennement qualifiés font désormais croire qu'il est temps de se rendre compte qu'il suffit d'acheter des actions (sous quelque forme que ce soit) pour rejoindre le club des «millionnaires» en deux temps trois mouvements (grâce à la magie des intérêts composés).

En soi, cela n'a rien de faux, mais il faudrait faire clairement comprendre au public (et peut-être aussi comprendre soi-même!) que derrière ces arguments simplistes se cachent des hypothèses quant à la dynamique du marché et au comportement des investisseurs intéressés qui sont tout sauf anodines. Il faudrait par exemple indiquer que l'effet des intérêts composés, si volontiers évoqué, ne se produit que si l'on mène une politique de réinvestissement systématique des dividendes (ce qui n'est pas une mince affaire en soi), qu'il y a une différence entre rendement nominal et rendement réel, que tous les investisseurs n'ont pas la mentalité requise pour une stratégie de buy-and-hold systématique (en particulier lors de périodes comme celle-ci), et enfin que tout placement engendre des coûts dont il faut tenir compte dans les rendements correspondants (et dans les intérêts composés y afférents).

Le graphique ci-après présente certains de ces calculs afin de donner un ordre d'idée:

Indice avec dividendes réinvestis (SMIC) et indice de prix (SMI) (actions suisses sur 25 ans)



Dans ce contexte, on a pris en compte les 25 dernières années, et analysé le Swiss Market Index (SMI), qui regroupe les 20 principales valeurs du marché boursier suisse. Le rendement total sur les 25 années analysées se situe dans un ordre de grandeur similaire à celui des chiffres de Pictet susmentionnés, qui portent sur une période de plus d'un siècle. En ajustant d'abord pour les dividendes (de nombreux investisseurs ne les réinvestissent pas, mais les dépensent, consciemment ou non, lorsqu'ils sont versés au printemps), on se retrouve sur la courbe rouge. Une fois ajusté pour l'inflation (en fin de compte, l'important n'est pas de savoir combien d'argent on a accumulé au bout de 25 ans, mais ce que l'on pourra acheter le moment

venu avec ce «million rêvé»), le rendement annuel moyen n'est plus que de 1%. Enfin, en tenant compte du fait que le placement engendre probablement des frais annuels de 1% (courtage, droits de garde, impôts, etc.), ce qui semble réaliste, on peut s'estimer heureux s'il reste un rendement quel qu'il soit.

Il ne s'agit pas ici de priver les actions de leur aura de seule catégorie d'investissement réaliste permettant d'obtenir un rendement réel et raisonnable à long terme: venant de moi, cette affirmation paraîtrait quelque peu cocasse. Je refuse toutefois de les qualifier d'entreprise anodine. Réaliser des rendements réels à long terme qui servent à couvrir des engagements à long terme nécessite une bonne compréhension de la manière dont fonctionnent les marchés et leurs acteurs.

Pour cela, il ne suffit pas de deux ou trois graphiques, quelques phrases formatées et des contes de fées.

Le prof. Erwin W. Heri est chargé de cours en théorie des marchés financiers à l'université de Bâle et partenaire fondateur de la plateforme de formation www.fintool.ch.